

## **FFM — Au hasard** Impressions et déambulations

Sami Gnaba

---

Numéro 263, novembre–décembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2009). Compte rendu de [FFM — Au hasard : impressions et déambulations]. *Séquences*, (263), 9–9.

## FFM | AU HASARD

## IMPRESSIONS ET DÉAMBULATIONS

*On jongle année après année avec les mêmes préjugés anti-FFM. Certains, même, s'en sont fait une habitude presque éhontée. Qu'importe! Force est de constater que le public, toujours aussi obstiné et tenace, a semblé quant à lui y trouver son compte au final. Jouons donc avec justesse, traversons en quatrième vitesse les mini-polémiques et restons en terrain commun, le cinéma!*

SAMI GNABA



Be Sure to Share

Mentionnons tout d'abord **L'important c'est de rester vivant** de Roshane Saidnattar, œuvre à mi-chemin entre le documentaire et la reconstitution poético-autobiographique. Après des millions de morts et les traumatismes causés par l'aveuglement idéologique par le pouvoir khmer rouge au Cambodge, la réalisatrice revient dans son pays d'origine et s'entretient avec le théoricien et l'un des principaux acteurs de cette folie khmère, Khieu Samphân... Vibrant témoignage sur l'expérience et le traumatisme de la famille Saidnattar, **L'important c'est de rester vivant** réussit dans ses plus beaux moments à nous faire partager la pleine mesure de la folie incarnée par ce régime meurtrier. Soulignons à cet effet la séquence

finale marquée par une rancœur et un regret aussi foudroyants qu'émouvants, alors que la réalisatrice filme son retour à son village natal avec sa fille.

Avec **Be Sure to Share**, grandement inspiré par la disparition de son père, **Sion Sono (Exte, Suicide Club)** nous offre son film le plus abouti, le plus mûr. À travers une série de flash-backs et de répétitions, Sono montre la solitude et le désarroi de Shiro (Sion?) devant composer avec la mort prochaine de son père. Porté par cet amour et cette admiration sans bornes qu'il lui voue, ce dernier lui rend des visites quotidiennes à l'hôpital, partageant sa passion grandissante pour la pêche... jusqu'au jour où il apprend qu'il est lui-même atteint de cancer. Dépouillé, grave, lumineux, en dépit du thème de la mort qui rôde, et poignant, **Be Sure To Share** est une lettre d'amour (qui n'aura sûrement pas déplu à Truffaut par ailleurs) comme il ne s'en fait plus au cinéma aujourd'hui.

Si les vieux maîtres (Wajda, Angelopoulos...) n'ont pas toujours été à la hauteur de leur talent, d'autres comme Claude Miller auront su nous reconquérir. Miller aura fait un double coup en présentant son documentaire **Marching Band**, vision populiste sans grandes nuances sur l'élection d'Obama et, en contrechamp, **Je suis heureux que ma mère soit vivante**, sa deuxième adaptation d'un texte d'Emmanuel Carrière,

et une irréfutable démonstration de toute la maîtrise de la cinématographie millerienne (fin classicisme, dureté des réalités, mise en scène réglée au quart de tour, acteurs justes — dont un Vincent Rottiers criant de vérité). On retiendra dans cette histoire de retrouvailles entre une mère biologique et son fils — tissées dans l'ambiguïté et la perversité les plus sidérantes — la cruelle vérité du désespoir vécu par Thomas, portant les séquelles de son enfance brisée jusqu'à l'âge adulte. Tant de blessures, de révoltes et de ressentiments qu'arbore très justement le visage de Rottiers, échappant ici et là d'infimes indices sur son mal existentiel jusqu'à ce moment crucial, à la fin, marqué par le sceau du sans retour.

**Avec Be Sure to Share, grandement inspiré par la disparition de son père, Sion Sono (Exte, Suicide Club) nous offre son film le plus abouti, le plus mûr.**

Étrangement, les relations mère-fils auront été le point commun à deux autres films présentés durant le dernier week-end, le polar italien **Physics of Water** (Fisica Dell'Acqua) et le turque **In Darkness** (Karanlıktakiler), un exercice malin qui n'est pas sans rappeler les beaux jours de Jeunet. Tant d'œuvres qui, en dépit de leurs différences stylistiques, filment l'enfance et ses implacables emprises, une fois adulte. Maitrisé, captivant, obscurément onirique, immoral à l'occasion, **Physics of Water** aura eu le grand mérite de s'élever dynamiquement hors de l'académisme et des sentiers les plus souvent battus au FFM. En petite teigne chérie par l'amour inconditionnel d'une mère, Lorenzo Vavassori, l'interprète d'Alessandro, est tout simplement saisissant.

Avec sa comédie noire, **In Darkness**, Çagan Irmak nous plonge quant à lui dans la relation étrange, quasi impossible entre une mère confinée dans sa demeure depuis des lunes et son fils. Jouant à outrance sur les tics, le maniérisme excessif de l'actrice principale, et d'effets de caméra prononcés, **In Darkness** n'est pas sans rappeler le très réussi **Two Lovers**, dans sa manière de dégager le tumulte et le malaise rongant ce fils esseulé, toujours domicilié chez sa mère bien malgré lui. Plus impressionnant encore est le dernier tiers du film, dans lequel Irmak fait glisser son récit vers un registre et une profondeur inattendus, donnant à l'ensemble une mélancolie et une gravité qu'on n'appréhendait guère. Voilà donc pour les belles trouvailles (mention très spéciale à **9:06**, drame policier très *austerien!*).